

De l'usage existentiel des verbes de perception

Machteld Meulleman, Laure Sarda

▶ **To cite this version:**

Machteld Meulleman, Laure Sarda. De l'usage existentiel des verbes de perception. SHS Web of Conferences, 2022, 138, 10.1051/shsconf/202213811002 . hal-03696675

HAL Id: hal-03696675
https://hal.science/hal-03696675

Submitted on 16 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De l'usage existentiel des verbes de perception

Machteld Meulleman[1], et *Laure* Sarda[2*]

[1] Université de Reims Champagne-Ardenne, *CIRLEP* (EA 4299), 57 Rue Pierre Taittinger, 51096 Reims Cedex, France
[2] Lattice – UMR 8094 CNRS (ENS-PSL et Université Sorbonne Nouvelle), 1 rue Maurice Arnoux, 92120 Montrouge, France

Résumé. Cet article traite de l'usage existentiel du verbe de perception *voir*. Nous montrons sous quelles conditions ce verbe peut être utilisé dans des énoncés thétiques pour exprimer l'existence (comme dans *on voit des trèfles à quatre feuilles*). La lecture existentielle de *voir* est conditionnée par la présence d'un ensemble de propriétés définitoires des constructions existentielles (sujet non référentiel, indéfinitude de l'objet, ancrage locatif). Nous mettons en évidence que pour satisfaire ces propriétés, les caractéristiques transitives de *voir* doivent être fortement affaiblies, tout particulièrement au niveau du sujet. Nous examinons dans quels contextes des commutations entre *il y a* et *on voit* sont possibles, et quel est l'apport spécifique, irréductible lié à l'usage de *voir*. Cette spécificité tient au fait que *voir* implique un actant sujet (le voyeur) qui, même réduit à un indéfini générique ou effacé dans une forme passive, persiste à divers degrés. Nous proposons d'expliquer certaines différences subtiles entre *il y a* et *voir* par cette inscription, même minimale, d'un observateur en lien avec l'assertion de l'existence ou de la présence d'une entité.

Abstract. On the existential use of perception verbs. This article deals with the existential use of the French verb *voir* ('see'). We show how this verb can be used in thetic statements to express existence (as in *on voit des trèfles à quatre feuilles* (lit..'one sees four-leaf clovers'). The existential reading of *voir* is conditioned by the presence of a set of defining properties of existential constructions (non-referential subject, indefiniteness of the object, locative anchoring). We show that in order to satisfy these properties, the transitive features of *voir* must be strongly weakened, especially concerning the subject. We examine in which contexts commutations between *il y a* ('there is') and *on voit* ('one sees') are possible, and what is the specific, irreducible contribution of *voir*. This specificity is due to the fact that *voir* implies a subject argument (the seer) which, even when reduced to a generic indefinite or erased in a passive form, persists to varying degrees. We propose to explain some subtle differences between *il y a* and *on voit* by the minimal inscription of an observer in connection with the assertion of the existence or presence of an entity.

Il y a des fleurs partout pour qui veut bien les voir

1 Introduction

Les verbes de perception peuvent servir à introduire des référents dans le discours, comme dans (1) et (2) :

(1) Je vois le facteur qui arrive. (Lambrecht 2000 : 49)
(2) En un coin du réfectoire, **on voyait une** pile de plus de cent bouteilles, [...]. (Brillat-Savarin, J.-A., *Physiologie du goût ou Méditations de gastronomie transcendante*, 1825)

Aussi Lambrecht (1987, 1994) n'hésite-t-il pas à mentionner les verbes de perception parmi les constructions présentationnelles[1] les plus typiques :

> *At the core of all presentational constructions are semantically highly intransitive clauses containing such verbs as avoir 'to have', certain verbs of motion and existence, and verbs of perception. These clauses are among the lowest in transitivity the language possesses. Their function is not to predicate something about a referent but to simply present or "locate" the referent in the universe of discourse.* (1987 : 226-227)

Les verbes de perception comme les constructions existentielles peuvent remplir la même fonction d'introduction d'un référent nouveau dans le discours. La perception et l'existence entretiennent en effet des liens sémantiques particuliers. Viberg (2008) signale que le suédois, qui exprime généralement l'existence par la forme passive impersonnelle de 'trouver' *det finns*, utilise également certains verbes de perception sous la forme passive impersonnelle comme *det syns* avec le même sens (3). Le même phénomène est observé en russe, ce qui a mené Partee & Borschev (2007) à distinguer entre deux sous-types d'énoncés existentiels en russe : ceux avec une copule existentielle, où l'existence « est relative à »

* Corresponding author : laure.sarda@ens.psl.eu

© The Authors, published by EDP Sciences. This is an open access article distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License 4.0 (http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/).

une localisation (4a), et ceux avec un verbe de perception, où l'existence « est relative au » champ perceptuel d'un observateur (4b).

(3) a. Det finn-s ett hus bakom träd-en.
Il trouver-PASS INDEF.SG. une maison derrière arbre-DEF
'Il y a une maison derrière l'arbre.'
b. Det syn-s ett hus bakom träd-en.
il voir-PASS INDEF.SG. une maison derrière arbre-DEF
litt. 'Il se voit une maison derrière l'arbre.'

(4) a. Za goroj by-l dom.
Derrière montagne être-PAST.3MSG maison-NOM
'Il y avait une maison derrière la montagne.'
b. Za goroj vidnel-sja dom.
derrière montagne voir-PR.REFL.PAST.3MSG maison-NOM
litt. 'Il se voyait une maison derrière la montagne.'

Pfenninger (2009 : 175) montre que les verbes de perception anglais et allemands peuvent être utilisés comme équivalents de verbes existentiels. Ils permettent notamment d'exprimer l'existence depuis le point de vue d'un observateur :

> *They are used to express the way in which the existence of something is perceived; thus, something exists because it can be seen, heard, read, smelt, etc.*

Certains travaux sur le français ont également mis l'accent sur cette proximité entre perception et existence[2]. Vogeleer (1994) étudie les 'phrases existentielles perceptuelles de narration', illustrée en (5) :

(5) a. On voit un homme arriver.
b. Un homme arrive.

Un parallèle est établi entre (5a), qui marque explicitement le point de vue d'un observateur[3], et (5b), où l'accès perceptuel à l'information reste implicite. L'auteure propose une description des spécificités de (5a) basée sur la notion de point de vue ancrée sur la distinction entre l'accès épistémique à l'information (*savoir/ croire*) et l'accés perceptuel à l'information (*voir*). L'étude se concentre sur les types d'accès à l'information et examine les structures où *voir* est suivi d'un infinitif.

Dans notre contribution, nous cherchons à dégager les spécificités de l'usage existentiel du verbe *voir,* par rapport à celui de *il y a,* indépendamment de la présence d'un infinitif (ou autre forme verbale), à partir d'une enquête de corpus de petite taille ayant une valeur illustrative. La section 2 vise à caractériser l'usage existentiel de *voir* afin de déterminer si la lecture existentielle émerge dans une structure particulière telle que [*on* + *voir* + SN indéfini (+ Loc)]. La section 3 présente les conditions qui favorisent la lecture existentielle. Les propriétés du SN indéfini, puis celles du locatif et de leur interaction y sont examinées en détail. Dans la section 4, nous analysons le rôle de la présence d'un observateur, induit par la sémantique lexicale du verbe *voir,* qui est au cœur de la différence entre *il y a* et *on voit*. Nous soulignons en dernier lieu la variation graduelle de l'interprétation de *voir* en fonction de la réalisation de certaines propriétés.

2 L'usage existentiel de *voir*

Dans cette section, nous défendons l'idée d'une proximité entre l'usage existentiel de *voir* et la construction existentielle prototypique du français en *il y a*. Nous présentons les propriétés définitoires des énoncés existentiels, qui sont également mobilisées par l'interprétation existentielle de *voir.* Nous exposons comment les propriétés de theticité et d'intransitivité caractéristiques des constructions existentielles contraignent fortement l'interprétation existentielle de *voir*.

2.1 Théticité

Depuis Jespersen (1924), de nombreuses études ont identifié la nature thétique des constructions existentielles. Un énoncé thétique asserte d'un bloc, un fait, un état ou une situation (cf. Sasse 1987), et véhicule uniquement de l'information nouvelle, non présupposée, information dite aussi rhématique. On dit que le focus informationnel englobe toute la proposition (Lambrecht & Polinsky 1997). Les énoncés thétiques sont définis par opposition aux énoncés catégoriques, qui impliquent une structure bi-partite de mise en relation d'un sujet (topique) et d'un prédicat (focus).

Le verbe *voir* peut naturellement apparaître dans un énoncé catégorique comme en (6), où on asserte à propos de *Paul* (sujet topical) qu'il voit quelque chose (prédicat focus). Cependant, dans certaines conditions, *voir* peut aussi donner lieu à une interprétation thétique ou quasi-thétique avec une valeur existentielle proche ou comparable à la construction en *il y a*. La proposition en *voir* de (7a) présente en effet des propriétés comparables à sa paraphrase par *il y a* en (7b), elle asserte la présence d'un crucifix quelque part :

(6) Paul voit un oiseau

(7) a. Ensuite ils l'ont mené dans une chambre blanche, **où se voyait** un très grand crucifix dressé à la muraille. (Pourrat, H., *Le pavillon des amourettes*, 1930).

b. (...) dans une chambre blanche, où **il y avait** un très grand crucifix dressé à la muraille

Les exemples (6) et (7) illustrent donc respectivement la lecture catégorique et la lecture thétique de l'énoncé, contraste qui s'exprime également par l'opposition entre une lecture perceptuelle et une lecture existentielle.

2.2 Propriétés communes à *il y a* et *on voit*

Sur le plan constructionnel, les usages de *voir* tels qu'illustrés en (7a) partagent trois propriétés définitoires des constructions existentielles prototypiques en *il y a* :

(8) a. elles introduisent typiquement un SN indéfini en position postverbale,
b. elles contiennent généralement un ancrage spatial et
c. le sujet grammatical a un potentiel référentiel faible (ou nul, comme c'est le cas du *il* expletif).

Ces propriétés conditionnent la lecture existentielle des énoncés avec *voir*. C'est sur la base de ces propriétés communes que l'on peut établir une proximité entre la construction existentielle en *il y a* et l'usage existentiel de *voir*.

2.3 Transitivité et détransitivisation

Comme mentionné en introduction, Lambrecht a noté (1987 : 226-227) que les énoncés présentationnels sont parmi ceux qui ont le plus faible degré de transitivité. En effet, il ne s'agit en aucun cas du transfert d'une force, par un agent volontaire sur un objet patient, qui serait lui-même affecté par l'action ponctuelle et télique de l'agent, dans un mode *realis* et affirmatif. Une telle situation cumule la plupart des paramètres associés à un haut degré de transitivité (cf. Hopper & Thompson 1980 : 252). Dans le cas des énoncés thétiques, la question du nombre de participants ne peut pas se poser dans les mêmes termes puisque l'énoncé ne repose pas sur l'articulation d'un sujet et d'un prédicat : de plus, si un participant manque, ce sera plutôt le premier que le second. La caractérisation du sujet dans les constructions existentielles est notoirement problématique. Les analyses divergent, entre autres, selon que les langues utilisent la copule *être* ou *avoir*. Avec *être*, le SN postverbal est communément analysé comme le sujet (c'est la tradition en finnois (cf. Huumo 2003)), alors qu'avec *avoir* le SN postverbal peut logiquement correspondre à un objet, le sujet étant alors soit effacé (comme dans le cas de *hay* en espagnol), soit explétif (comme dans *il y a* en français). Les études dédiées aux constructions existentielles évitent la controverse en nommant le référent introduit par la construction le *Pivot*, l'ancrage locatif la *Coda* et le prédicat existentiel la *copule*. Creissels (2014) caractérise quant à lui la construction existentielle comme une Predication Locative Inverse où les constituants sont analysés en termes gestaltistes comme *Figure* et *Fond*. Il n'est jamais question de sujet et d'objet, ce qui est en accord avec la nature thétique de ces énoncés.

(9) Il	y	a	un cheveu	dans la soupe
EXPLETIF	PROFORME	COPULE	PIVOT	CODA
		COPULE	FIGURE	FOND

La comparaison de *il y a* et de *on voit* repose fondamentalement sur la possibilité de réduire le schéma actantiel de *voir* transitif, à un schéma actantiel intransitif dans lequel ce n'est pas l'objet qui est effacé mais le sujet. En effet, *voir* possède un actant sujet (le voyeur/ l'observateur), et la lecture existentielle de l'énoncé en *voir* est tributaire de l'affaiblissement ou l'effacement des propriétés référentielles de cet actant par une série de moyens tels que l'usage de pronoms indéfinis à lecture générique (10-11), ou l'usage du passif pronominal de *voir* comme dans l'exemple (7a) cité plus haut.

(10) a. C'était un pauvre diable sans âge bien défini comme **on en voit** au moins un dans chaque village, haillonneux, hirsute, l'oeil naïf et rusé tout ensemble. (Simenon, G., *Les vacances*, 1948)

b. … comme il y en au moins un dans chaque village …

(11) a. Il a voyagé en Italie et en Égypte, et ses impressions esthétiques ressemblent fort à celles qu'Alphonse Allais prêtait autrefois à Sarcey. Elles consistent surtout à maugréer contre les faux chefs-d'œuvre, à se demander ce que **les gens**[4] **peuvent voir** de beau dans la Sixtine, dans la leçon d'anatomie ou dans la musique de Wagner. (Thibaudet, A., *Réflexions sur la littérature*, 1936)

b. … à se demander ce qu'il y a de beau dans la Sixtine, …

L'affaiblissement des propriétés référentielles de l'actant sujet de *voir* est une condition nécessaire à l'interprétation existentielle qui prend la forme [(*on*) + *voir* + Pivot (+ Coda)] ou [Loc + *se voir* + Pivot]. La question se pose de savoir si les autres propriétés sont également nécessaires, s'il existe des corrélations entre leur réalisation ou leur non-réalisation et une lecture plus thétique (et existentielle) ou plus catégorique (et perceptuelle) des énoncés en *voir*.

3 Spécificités de *on voit* : le Pivot et la Coda

Dans cette troisième section, nous poursuivons l'exploration de ce qui est formellement commun à *il y a* et *on voit*, à savoir l'introduction d'un SN indéfini (le Pivot ou la Figure) et l'ancrage locatif (la Coda ou le Fond).

Mais tout d'abord, une parenthèse méthodologique s'impose. Nous adoptons une démarche exploratoire fondée sur une recherche d'exemples dans Frantext : 140 exemples répondant au schéma [*on* + *voir* + Dét indéfini] ont été examinés et annotés. Ce nombre reste cependant insuffisant pour présenter des données quantifiées. De plus, afin de comparer avec d'autres emplois du verbe *voir*, nous avons également intégré des exemples de structures un peu différentes, notamment

avec un sujet personnel, ou avec un SN défini. Aussi, notre argumentation repose-t-elle essentiellement sur un aller-retour entre raisonnement théorique et observation des données. La nature des phénomènes observés limite fortement la possibilité d'analyser des données massives[5], car l'interprétention existentielle que nous recherchons ne repose pas uniquement sur un ensemble de marques formelles et il n'est pas toujours évident de trancher si un exemple exprime l'existence ou la perception, car ils se situent souvent dans une zone grise entre une interprétation thétique et catégorique.

3.1 Le socle de la comparaison : le Pivot

Le Pivot de la construction existentielle est le SN indéfini dont on asserte l'existence ou la présence dans un lieu (Bentley *et al*., 2013 : 1), comme *un cerf* dans l'énoncé *il y a un cerf dans le jardin*. Les dispositifs linguistiques permettant d'exprimer l'existence peuvent varier à travers les langues, mais le Pivot reste le seul élément minimalement présent. En français, comme dans de nombreuses langues, le Pivot apparaît en position postverbale, position dédiée à l'information rhématique. Il existe des contraintes de définitute (*Definiteness Effect*) liées au rôle présentationnel de la construction existentielle : le Pivot, dans la plupart des langues, doit d'une part être indéfini, et d'autre part être présenté comme apportant de l'information nouvelle dans le discours conformément à la nature thétique de l'énoncé[6].

Le complément d'objet du verbe *voir* est le constituant Pivot de l'énoncé à valeur existentielle. Structurellement, il occupe la même position postverbale que le Pivot dans la construction en *il y a*, ce qui permet d'établir un parallélisme entre les deux structures. Néanmoins, la présence d'un SN indéfini n'est pas suffisante pour garantir une lecture existentielle. Ainsi, dans l'exemple (12), c'est la lecture perceptuelle qui prévaut :

(12) Les maisons au fond de la placette étaient déjà obscures, mais *par son côté ouvert qui donnait sur la campagne*, **on voyait un pan de ciel bleu sombre,** d'une douceur de velours, et la torche qui brûlait au ras du sol, immobile dans l'éloignement. (Gracq, J., *La Presqu'île*, 1970)

La lecture existentielle est bloquée par la présence d'un cadre spatial, introduit par *par*, qui exprime le chemin d'accès à la chose perçue. Ce procédé, identifié comme compte-rendu de perception, n'asserte pas l'existence de quelque chose mais la vision de quelque chose dont le lecteur peut, par inférence, déduire l'existence ou la présence. En tout état de cause, *il y a* ne peut pas commuter avec *on voit* dans ces contextes car il ne peut s'accomoder d'un ancrage locatif en *par* (dynamique ou médian) qui n'est pas le lieu où se situe l'entité dénotée par le Pivot (*# par le côté ouvert de la placette, il y a un coin de ciel bleu sombre..., # par la fenêtre, il y avait...*). Avec *voir*, le lieu de l'observateur peut ne pas correspondre au lieu de la chose perçue, ce qui est impossible avec *il y a*, qui ne peut donc entrer dans ces contextes de compte-rendus de perception (cf. Vogeleer 1994).

Dans d'autres cas, on peut identifier des exemples où la lecture existentielle est possible sans toutefois exclure complètement la lecture perceptuelle, comme en (13). Ce phénomène repose sur le lien cognitif évident que l'on peut établir entre existence et perception : ce qui est vu existe ou est présent :

(13) Ils s'en venaient d'un champ aux sillons argileux, où **l'on voyait une rangée de croix avec des képis dessus**, et on eût pu se dire que c'était la relève des morts, qui s'étaient tout à coup dressés, et qui remontaient de leurs fosses, lugubres et l'oeil fatal, avec de la terre plein la barbe. (Benjamin, R., *Gaspard*, 1915)

De la même façon, ce qui n'est pas vu n'existe pas ou est absent. Dans le domaine de la négation, la lecture existentielle est plus immédiate lorsque la négation porte directement sur l'entité, et non sur la capacité à voir : si on ne voit pas d'étoiles, en (14), c'est qu'il n'y en a pas, de la même façon que si on ne voit pas de bonne raison, c'est qu'il n'y en a pas (15). Ce traitement des énoncés s'impose même si le présupposé d'existence des étoiles ne peut être ignoré et diffère de celui des bonnes raisons.

(14) -on n'entend rien. **On ne voit** pas d'étoiles. (Claudel, P., *La Jeune fille Violaine*, 1901)

(15) Et qu'**on ne voit** aucune bonne raison pour que la recherche du trafic ne puisse être faite aussi heureusement par ces agents quand ils sont au service de l'état que lorsqu'ils sont au service des compagnies. (Chardon, H., *Les Travaux publics : essai sur le fonctionnement de nos administrations*, 1904)

En cherchant s'il existe une spécificité des Pivots associée à une lecture existentielle de *voir*, nous avons observé que l'usage que *voir* possède en propre, par rapport à *il y a,* est la possibilité d'une saisie dynamique des choses perçues, liée à la mobilité intrinsèque du regard de l'observateur, qui en se déplacant peut saisir une succession de choses. Une des spécificités observées consiste dans le fait que le Pivot dans l'interprétation existentielle de *voir* désigne souvent une série d'entités, comme saisies par un mouvement de caméra qui balaie l'espace. Dans l'exemple (16), ce n'est pas seulement la vue qui est sollicitée (*on voyait, on lisait*) mais aussi l'ouie (*on entendait*).

(16) Tout était gris. En face, un marchand de chaussures en blouse verte se tenait devants un étalage en attendant le client. **On voyait des grappes de galoches noires au long d'une tige de bois, des chapelets d'espadrilles, des chaussures montantes attachées par les lacets à des tringles, des sandales en caoutchouc moulé**. Sur le calicot, on lisait : Spécialité de Charentaises. Plus bas, vers la gare de l'Est, on entendait le ferraillement du tramway. (Sabatier, R., *Trois sucettes à la menthe*, 1972)

De façon générale, le Pivot introduit par *voir* présente un comportement particulier sur le plan du nombre. La lecture existentielle est associée à une présence majoritaire d'entités plurielles ou collectives. Rapellons que parmi les paramètres de la transitivité de Hopper & Thompson (1980), le degré d'individuation de l'objet joue un rôle : le faible degré

d'individualisation de l'objet contribue au faible degré de transitivité de l'énoncé. Il n'est donc pas étonnant d'observer un plus grand nombre de Pivots dénotant des entités plurielles ou collectives dans les énoncés à lecture existentielle.

(17) Passé Mignaval, ils prirent par Jarroux et Jarrix. Cela sentait déjà la montagne. **On voyait des hangars de fagots et d'écorces, des bacs moussus faits d'un tronc d'arbre** ; […] (Pourrat, H., *Les Vaillances, farces et aventures de Gaspard des montagnes*, 1930)

(18) La mer avait déjà défait son corps. Encore quelques heures, et on sentait qu'il aurait ressemblé à un poisson. Il avait deux grosses mains bleues, et sur les pieds, l'un nu, l'autre chaussé, **on voyait des touffes de varech**. (Le Clézio, J.-M. G., *Le Procès-verbal*, 1963)

Lorsque le Pivot dénote un singulier, l'interprétation existentielle s'avère plus rare. Cependant, on observe une stratégie visant à brouiller la référence individuelle : le nom est souvent précédé d'un déterminant nominal du type *une sorte de* qui tend à rendre plus vague la référence à l'entité, comme en (19) :

(19) En effet, il se passait quelque chose d'extraordinaire chez Clodius. Devant le bois, **on voyait une sorte de breack**, pareil au mien. Il était arrêté. (Bosco, H., *Le Mas Théotime*, 1945)

En somme, l'examen des propriétés spécifiques du SN indéfini introduit par *voir* a montré :
- que le caractère indéfini ne suffit pas à déclencher une lecture existentielle ;
- que cette lecture existentielle est favorisée quand le SN dénote une pluralité (un pluriel, un collectif, un massif, une série) qui contribue à l'affaiblissement de la transitivité de l'énoncé ;
- que *voir* permet une saisie dynamique des choses perçues, liée à la mobilité intrinsèque (du regard) de l'observateur.

3.2 L'ancrage (locatif) : la Coda

De nombreux travaux ont commenté le rapport étroit entre existence et espace. Dans le sens commun, il est naturel de penser qu'exister, c'est être quelque part. Dans la langue, la construction existentielle (schématisée en (9)) inclut un constituant locatif (Coda) qui peut ou non être réalisé, en lien avec l'indéfinitude du SN introduit (Pivot). La question est de savoir (i) si le Pivot des énoncés en *on voit* est lié à un constituant locatif ou plus généralement à un constituant spécifiant, (ii) si un tel constituant remplit la même fonction d'ancrage référentiel du Pivot que dans la construction existentielle en *il y a*, et (iii) si sa présence est nécessaire pour accéder à l'interprétation existentielle de *voir*.

En préambule, nous apportons une remarque méthodologique supplémentaire relative à la façon d'identifier la présence d'un locatif ou autre élément spécifiant. La présence du locatif est particulièrement complexe à quantifier car le locatif peut être implicite mais récupérable dans un contexte immédiat, ou dans un plan discursif plus large. Nous avons, pour chaque exemple, observé une fenêtre d'une vingtaine de mots distribués dans les contextes gauche et droit de notre requête. Pour chaque exemple, cela nous a permis de voir si un locatif était présent avant ou après le SN Pivot à l'intérieur de la proposition. Nous n'avons pas de vue systématique sur la présence implicite d'un locatif dans un contexte plus large.

3.2.1 Les contraintes de définitude dans la construction existentielle : essai de comparaison avec les énoncés en *voir*

Il existe un ensemble de contraintes sur le caractère indéfini du Pivot dans la construction existentielle que nous allons exposer. Pour donner une vision d'ensemble de la problématique, nous commençons par rapporter les trois types d'existentielles qui ont été distingués dans la littérature (cf. entre autres, Lambrecht 2002, Beyssade 2004, Leonetti 2008) : la construction existentielle proprement dite (*true existentials*) (20), la construction présentationnelle ou événementielle (*event-reporting*) (21) et les constructions énumératives (*list sentences*) (22).

(20) a. Il y a un frelon (près de ta tête) (cf. Charolles 2002)

b. * il y a le frelon

(21) a. Y a le facteur (qui arrive) (cf. Lambrecht 2000)

b. ? Y a un facteur (qui arrive)

(22) Il y avait Laurel et Hardy, Sacco et Vanzetti, Burton et Taylor. Il y avait Footit et Chocolat. (Manchette J.-P., *Journal* : 1966-1974, 2008)

Le locatif dans la construction existentielle proprement dite a été analysé soit comme un adjoint du groupe verbal (voir McNally 1992, Abbott 1993), soit comme un modifieur du SN Pivot (Leonetti 2008), c'est-à-dire comme partie spécifiante du Pivot[7]. Son rôle sémantique est de fournir un domaine d'interprétation du SN Pivot. Ainsi, si on reprend l'exemple *il y a un cerf dans le jardin,* c'est l'ensemble dénoté par *un cerf dans le jardin* qui permet d'évaluer la valeur de vérité de la proposition.

Dans son étude sur le role de la Coda dans la construction existentielle, Leonetti (2008) propose une explication à la contrainte de définitude, c'est-à-dire au fait que le Pivot de la construction doit être indéfini (23) : « *Definites are too "prominent" [...] to be "pressed" into a thetic construction* ».

(23) a. Il y a un grand parc dans la ville

b. *Il y a le grand parc dans la ville

Son principal argument est lié à la structure informationelle. Les phrases existentielles sont « tout focus ». Le Pivot et la Coda doivent tous les deux être à l'intérieur du focus. Le défini ne peut être intégré dans cette structure parce que sa référence provient d'informations contextuelles en dehors de la construction (situation, connaissance partagée, contexte précédent) (voir aussi Abbott 1993).

Cette contrainte est forte dans la construction existentielle et s'avère être une constante interlinguistique, même si l'on peut observer des différences entre les langues. Cependant, elle ne s'applique pas aux énoncés en *voir*. En (24), la présence du défini n'est pas exclue (24b), mais on perd alors totalement la fonction d'introduction d'un référent nouveau pour revenir à une interprétation catégorique de l'énoncé où le focus est sur le prédicat *voir,* qui reprend pleinement son sens perceptif.

(24) a. On voit un grand parc (,) dans la ville

b. On voit le grand parc, dans la ville. / *On voit le grand parc dans la ville[8]

De plus, Leonetti (2008) explique que les indéfinis sont compatibles avec la présence d'un locatif, à l'intérieur du même groupe verbal ou disloqué (26a), mais qu'en revanche, lorsque le Pivot est défini le locatif doit être disloqué (26b), et ne peut être analysé comme dépendant du groupe verbal (c'est-à-dire comme *VP adjunct*). Les conditions de vérité ne portent pas en effet sur *le grand parc dans la ville*, mais sur le fait de *voir le grand parc*.

Leonetti (2008) montre aussi que la présence du défini devient possible dans la construction existentielle lorsqu'on peut en faire une lecture événementielle comme en (25) grâce à la présence alors obligatoire de la Coda qui fonctionne comme une prédication seconde. Cela correspond au deuxième type d'existentielle, la construction presentationnelle ou événementielle du type *y a le facteur qui arrive* (cf. Lambrecht 2002, Beyssade 2004). En (25), même le locatif *dans le jardin* peut être interprété comme une activité et rendre l'énoncé acceptable dès lors que l'on comprend *Il y a Jean qui jardine*.

(25) C'é Gianni {in giardino / al telefono / che aspetta}. (Leonetti 2008 : p. 11 ex. (20))
Y a Jean {dans le jardin / au téléphone / qui attend}

Dans ce cas, la Coda est analysée comme l'équivalent d'une prédication seconde introduisant localement au niveau du Pivot, une articulation topique-focus. Cette fusion ou intégration du Pivot et de la Coda dénote un événement ou une situation qui peuvent être localisés dans le temps, ce qui leur confère une référence autonome. Au niveau de la phrase, l'ensemble Pivot-Coda reste, en tant qu'événement, une information focus.

Une contrainte complémentaire a été identifiée : la prédication seconde doit décrire une situation temporaire, c'est-à-dire qu'elle doit être de type spécifiant (ou *stage-level* dans les termes de Carlson 1977). Un prédicat spécifiant « est un prédicat localisant, c'est-à-dire un prédicat qui localise le particulier par rapport à des points extérieurs comme le temps, le lieu ou d'autres particuliers déjà localisés » (Kleiber 1981 : 165). A contrario, un prédicat non spécifiant, ou '*individual-level*', qui dénote une propriété permanente, n'est pas acceptable a priori[9] (*/ ? *il y a Jean (qui est) professeur*, cf. Milsark 1977).

En résumé, Leonetti (2008) montre que dans la construction existentielle proprement dite, la présence du locatif n'est pas obligatoire, mais que le Pivot doit être indéfini. Pour ce qui est de la construction présentationnelle, la Coda est obligatoire sous la forme d'une prédication seconde, et le Pivot peut être défini ou indéfini. Enfin, pour les existentielles énumératives, la Coda est optionnelle, souvent absente ou implicite, et quand elle est exprimée, elle n'est pas en focus mais présupposée. Ainsi, en (22) ci-dessus, on peut penser que ce qui est présupposé, c'est un cadre de référence du type *parmi les couples mythiques du cinéma, il y avait…* Dans les exemples de ce type, si le Pivot est défini, la Coda doit être en dehors de la portée du prédicat, soit disloquée, soit implicite.

3.2.2 L'ancrage du Pivot dans les énoncés en *voir*

L'examen de notre corpus fait émerger un premier constat : le locatif est exprimé dans environ 30% des cas, mais les positions qu'il occupe varient. Dans seulement 5% des énoncés, un locatif se trouve en position post-Pivot, dans 17% il figure en tête de phrase, et dans 8% on trouve le pronom *y,* qui est toujours référentiel (contrairement au *y* grammaticalisé dans *il y a*). Par ailleurs, 44% des SN Pivots sont modifiés par une relative ou une structure infinitive, qui font du Pivot un événement. Enfin, les 26% restant représentent des cas où il n'y a ni locatif, ni prédication seconde, mais où le Pivot correspond à une liste, et/ou est modifié par toutes sortes de moyens (adjectif, complément du nom, SP, apposition).

Le locatif et le sujet de voir

Le très petit nombre d'exemples avec un locatif dans la proximité du Pivot est révélateur du fait que ce Pivot, indéfini, trouve un ancrage en dehors du domaine du groupe prédicatif, dans la situation perceptuelle (par rapport à l'observateur dénoté par le sujet) ou le contexte élargi. Ainsi, on ne trouve presque aucun nom nu comme Pivot, qui est souvent constitué de noms particulièrement modifiés (ex. on voit *des huttes avec des murs de pierre dans le nord-ouest ; des choses telles dans le temple de la science ; des hommes défoncés, sciés en deux ; des traces insolites de grands pieds nus ; etc.*).

Lorsque le locatif est exprimé formellement, cela peut correspondre au premier type de construction existentielle comme en (20) où le locatif est optionnel mais possible dans la portée du prédicat. L'exemple (26) présente ces caractéristiques : (26b), sans locatif reste acceptable. Dans le cadre d'une telle construction, on s'attend à ce que le défini soit banni de la position Pivot ce qui semble être le cas en (27a)[10]. On s'attend également à ce que l'acception soit meilleure si le locatif est disloqué (27b), ou qu'une prédication seconde permette une lecture événementielle rendant l'énoncé acceptable (27c).

(26) a. ah ! **On voit de drôles de choses autour de soi**, poursuivit André (Chardonne J., *L'Épithalame*, 1921)

b. On voit de drôles de choses, poursuivit André

(27) a. ?? on voit les drôles de choses autour de soi

b. (?) autour de soi, on voit les drôles de choses

c. On voit les drôles de choses qui sont autour de soi

Si la plupart des contraintes sur la présence du locatif dans les constructions existentielles sont liées à la structure informationnelle et à la nécessité de conserver une interprétation thétique de l'énoncé, la question ne peut être abordée tout à fait dans les mêmes termes avec les énoncés en *voir*, parce que, comme nous l'avons vu, un sujet demeure, malgré l'affaiblissement des ses propriétés référentielles. Ainsi, on peut reconsidérer que l'optionalité du locatif en (26b) peut trouver une explication dans le fait que le sujet de *voir,* même indéfini, confère à l'énoncé un point d'ancrage possible, celui d'un observateur, qui manifeste un point de vue révélant le lieu depuis lequel la scène est observée (cf. Lambrecht 2000, Vogeleer 1994). Un élément intéressant dans cet exemple (26) est l'usage du pronom réfléchi *soi.* Dans ce contexte, *soi* renvoie explicitement au sujet indéfini, ayant une interprétation générique indéterminée. La recherche du contexte élargi de cet exemple nous montre que le narrateur raconte comment André tente d'entraîner Berthe à la révolte contre l'ordre social. Il aurait pu faire dire à son personnage : *on voit de drôles de choses autour de nous*, au lieu de *autour de soi*. Mais ainsi, quiconque peut se glisser dans le rôle de l'observateur et calculer la référence à *soi*. Cet usage du pronom est l'indice de la capacité du sujet observateur à servir d'ancrage à la référence. Cela laisse penser que le sujet renvoyant à un observateur lambda fournit le domaine d'interprétation pour l'ancrage du Pivot. Un argument complémentaire à la compréhension du phénomène est que cet énoncé (26) est difficilement paraphrasable par la construction existentielle en *il y a* comme l'illustre (30). La construction en *il y a* étant impersonnelle, il n'est pas possible d'ancrer la référence du pronom réfléchi sur un observateur sujet puisqu'il n'y a pas de sujet référentiel. L'usage du pronom *nous*, dont la référence est accessible directement dans la situation, rend l'énoncé acceptable en (28b).

(28) a. *Il y a de drôle de choses autour de soi, poursuivit André

b. Il y a de drôles de choses autour de nous, poursuivit André

Lecture événementielle et prédication seconde dans les énoncés en voir

Au regard des contraintes observées dans la construction existentielle en *il y a*, nous examinons comment une lecture événementielle peut émerger dans les énoncés avec *voir*. Dans la mesure où dans notre corpus les Pivots sont complétés par une relative ou une infinitive dans 44% des cas, le phénomène semble relativement fréquent. L'exemple (29) contenant une relative illustre en effet la lecture événementielle (*le dessin apparait*). Cependant, contrairement à ce qui a été observé pour la construction existentielle en *il y a*, dans l'énoncé en *voir,* le défini est possible même sans la relative (29b). Il en résulte simplement, comme noté plus haut, une interprétation catégorique où le sens de *voir* est pleinement perceptif.

(29) a. [...] si on tourne la page, **on voit un autre dessin qui apparaît**. (Perec, G., *Entretiens et conférences II* [1979-1981], 2003)

b. si on tourne la page, on voit l'autre dessin (qui apparaît)

Dans l'exemple (30) ci-dessous, on peut souligner le caratère prototypique du prédicat *vaciller* associé au nom *flamme*. Le procédé est bien connu : dans les énoncés à sujets indéfinis en position préverbale, le prédicat peut dénoter une activité typique du référent du sujet, du type *un chien aboyait, un robinet coulait, un volet claquait* (+ locatif) etc. (voir Carlier & Sarda 2010). Dans ce type de cas, le prédicat n'est pas vraiment informatif mais sert à asserter la présence de ces entités dans l'univers du discours et le locatif ancre leur référence. L'exemple (30) introduit le référent *flamme* par un procédé comparable. La série de manipulations sous (30) montre que lorsque le Pivot est indéfini, (i) *voir* peut parfaitement commuter avec *il y a* (30b) ce qui confirme que dans cette configuration, *voir* a un emploi proche d'un existentiel ; (ii) la présence de la relative entraîne une lecture événementielle (en 30a,b), qui fait que le Pivot est saisi non comme une entité mais comme un événement (ayant une dimention spatio-temporelle intrinsèque) ; (iii) la lecture existentielle survient si on supprime la relative (30c). Quand le Pivot est défini, la lecture événementielle s'impose (30d) grâce à la relative, mais la relative n'est pas obligatoire et son absence (30e) ramène le focus sur le prédicat.

(30) a. Sur la rive opposée, […], **on voyait une petite flamme qui vacillait** sous le porche de la chapelle. (Bosco, H., *Le Mas Théotime*, 1945)

b. Sur la rive opposée, […], il y avait une petite flamme qui vacillait sous le porche de la chapelle.

c. Sur la rive opposée, […], il y avait / on voyait une petite flamme

d. Sur la rive opposée, […], on voyait la petite flamme qui vacillait sous le porche de la chapelle.

e. Sur la rive opposée, […], on voyait la petite flamme.

Cette série de manipulations met également en évidence une sorte de gradient de théticité. Contrairement à *il y a*, *on voit* n'impose pas de contrainte de définitude sur le Pivot, mais lorsque le Pivot est défini et que l'interprétation événementielle n'est pas accessible, on perd la lecture d'un focus large sur tout le groupe verbal : le focus est ramené sur le prédicat qui réactive son sens plein et l'interprétation thétique disparaît.

Nous présentons un dernier exemple avec une relative, qui a attiré notre attention parce qu'elle est de type non-spécifiant. En (31), le fait d'être *hautes et toutes plates* sont des propriétés qu'on imagine permanentes pour des maisons et la lecture événementielle n'est pas disponible.

(31) a. De l'autre côté de la route, [...], **on voit des maisons qui sont hautes et toutes plates**. (Wittig, M., *L'Opoponax*, 1964)

b. on voit les maisons qui sont hautes et toutes plates

Avec le défini, la lecture évenementielle n'est pas plus diponible (31b). La relative peut néanmoins prendre une interprétation déterminative si on imagine un contexte de liste, où on énumère les éléments d'un ensemble, par exemple *les maisons* en (32), où les propriétés permanentes deviennent distinctives pour identifier différents exemplaires d'un même type, différents types de maisons.

(32) De l'autre côté de la route, [...], on voit les maisons qui sont hautes et toutes plates, celles qui sont plus anciennes avec un toit d'ardoises, celles qui sont très petites, celles qui ont un jardinet à l'avant etc.

Cette fonction énumérative correspond au troisième type d'existentielles listé en début de section. C'est un des cas particuliers où l'usage du défini est possible (*List Sentences*, Abbott 1993). Cette fonction énumérative est fréquente avec *voir*. Dans notre échantillon réduit d'exemples littéraires, nous avons identifié un grand nombre de cas où le groupe Pivot consiste en une succession de SN justaposés, phénomène favorisé par la dimension perceptive qui tend à lister les objets de la perception dans un mouvement de balayage de la scène observée. Cette tendance devrait bien sur être quantifiée et vérifiée proprement et sur d'autres genres textuels.

Cette section a permis de mettre en évidence des correspondances partielles entre les contraintes qui s'exercent dans les constructions existentielles et les énoncés en *voir*. Les trois types d'existentielles, les « vraies », les présentationnelles / événementielles et les énumératives trouvent une forme d'équivalence avec les énoncés en *on voit* illustrées par les exemples précités en (28), en (30) et en (32). La Coda est requise seulement pour l'interprétation événementielle. Dans les autres cas, elle est optionnelle. Cette observation générale conforte les observations précédentes qui ont montré que l'observateur peut servir d'ancrage, ce que nous allons voir plus en détail dans la section 4.

4 Le rôle de l'observateur dans l'expression de l'existence avec *voir*

La différence structurale majeure entre les énoncés perceptuo-existentiels et les constructions existentielles prototypiques consiste en la présence d'un sujet personnel qui correspond sémantiquement à un observateur. Afin de bien comprendre son rôle dans l'usage existentiel de *voir*, dans ce qui suit nous regardons d'abord son rôle dans les énoncés catégoriques avec *voir*, avant de nous pencher sur son apport dans les énoncés à lecture existentielle où il est nécessairement affaibli.

4.1 Sujets personnels

Dans les énoncés catégoriques où le verbe *voir* est suivi d'un SN indéfini introduisant un nouveau référent dans le discours, le sujet grammatical réfère à un observateur explicite qui prend en charge l'assertion d'existence du référent en position d'objet. Ainsi, les exemples (33) et (34) posent l'existence de certaines représentations conceptuelles dans l'imagination de l'observateur dont la validité n'est pas nécessairement acceptée par tous mais relève de l'interprétation personnelle. Dans les deux exemples, une paraphrase en *il y a* est possible, mais la présence d'un complément comme *selon X* ou *du point de vue de X* est indispensable si l'on souhaite maintenir l'idée que l'énonciateur ne partage pas forcément le même point de vue que les personnages en question.

(33) a. **Ils y voient, l'un et l'autre, une forme d'utilité,** un langage asservi à la causalité sans recours. (Anonyme, *Arts et littérature*, 1935)

b. selon eux/de leur point de vue, il y a là une forme d'utilité …

(34) a. Un mot de dépit lancé par surprise m'a renseigné. Notre situation si humble lui est pénible. **Elle y voit comme un échec**, une espèce de ruine de notre mariage, la marque de mon incapacité. (Chardonne, J., *Eva ou le journal interrompu*, 1930)

b. selon elle/de son point de vue, il y a là un échec

Le fait que le sujet personnel (référant à un individu spécifique) offre un ancrage tout à fait explicite du point de vue est particulièrement clair dans l'exemple (35). Dans cet extrait des *Misérables*, Hugo donne à voir sa représentation de la société à travers le « regard » de Jean Valjean. Cette vision est tout à fait singulière (du point de vue de Jean Valjean) et dépeint en même temps un tableau comme un état de fait (ce qui est), un tableau de « cette prodigieuse pyramide que

nous appelons la civilisation ». En effet, malgré son enracinement dans le domaine physique (« une sorte d'entassement effrayant de choses », avec des « contours » et une « masse »), cette perception s'interprète dans le domaine de la connaissance, puisqu'il s'agit non de la perception visuelle d'objets, mais de la saisie intellectuelle « de lois, de préjugés, d'hommes et de faits ». Aucun regard ne peut saisir physiquement en un lieu et un temps donnés la somme de cette énumération dont la référence indéfinie est générique, mais le lecteur n'a pas de mal à appréhender cette civilisation comme une bête effrayante qui se dresse devant ceux qui sont en bas de l'echelle. De fait, le cadre spatial (« Dans cette pénombre obscure et blafarde où il rampait ») permet au lecteur d'accéder à la métaphore de l'echelle sociale (Jean Valjean, se trouvant en bas, élève son regard au-dessus de cette situation qui lui donne accès à cette vision de la pyramide de la civilisation). L'extrait se poursuit toujours dans le registre de la perception (« Il distinguait çà et là ») pour établir visuellement la géographie de cette pyramide avec l'empereur couronné tout en haut.

(35) a. Dans cette pénombre obscure et blafarde où il rampait, chaque fois qu'il tournait le cou et qu'il essayait d'élever son regard**, il voyait, avec une terreur mêlée de rage s'échafauder, s'étager et monter à perte de vue au-dessus de lui avec des escarpements horribles, une sorte d'entassement effrayant de choses, de lois, de préjugés, d'hommes et de faits, dont les contours lui échappaient, dont la masse l'épouvantait, et qui n'était autre chose que cette prodigieuse pyramide que nous appelons la civilisation.** Il distinguait çà et là dans cet ensemble fourmillant et difforme, tantôt près de lui, tantôt loin et sur des plateaux inaccessibles, quelque groupe, quelque détail vivement éclairé, ici l'argousin et son bâton, ici le gendarme et son sabre, là-bas l'archevêque mitré, tout en haut, dans une sorte de soleil, l'empereur couronné et éblouissant. (Hugo, V., *Les Misérables*, 1862 [1881])

Les reformulations en *on voyait* (35b) et *il y avait* (35c) éliminent à des degrés différents le point de vue individualisé de Jean Valjean. Ainsi, en (35b) la représentation de cette civilisation qui se dresse devant Jean Valjean comme un monstre horrible semble visible pour tous les personnages présents dans la scène, ce qui rend l'assertion d'existence plus universelle encore. En effet, comme Vogeleer (1994 : 74) l'a soutenu, le pronom *on* en combinaison avec le verbe *voir* indique que la perception est attribuée à « tout observateur éventuel susceptible d'assister à la scène ». En (35c), la représentation perd son aspect visuel et se réduit à une notion tout à fait abstraite dont la présence dans la scène décrite est prise en charge par le narrateur omniscient dont le lecteur voit mal l'intérêt narratif. En effet, le lecteur ignore si Jean Valjean voit ou non cette représentation abtraite.

(35) b. Dans cette pénombre obscure et blafarde où il rampait, chaque fois qu'il tournait le cou et qu'il essayait d'élever son regard**, on voyait** une sorte d'entassement effrayant de choses, de lois, de préjugés, d'hommes et de faits, dont les contours lui échappaient, dont la masse l'épouvantait, et qui n'était autre chose que cette prodigieuse pyramide que nous appelons la civilisation s'échafaudait, s'étagait et montait à perte de vue au-dessus de lui avec des escarpements horribles.

c. Dans cette pénombre obscure et blafarde où il rampait, chaque fois qu'il tournait le cou et qu'il essayait d'élever son regard**, il y avait,** s'échafaudant, s'étageant et montant à perte de vue au-dessus de lui avec des escarpements horribles, une sorte d'entassement effrayant de choses, de lois, de préjugés, d'hommes et de faits, dont les contours lui échappaient, dont la masse l'épouvantait, et qui n'était autre chose que cette prodigieuse pyramide que nous appelons la civilisation.

L'intérêt du sujet indéfini non-spécifique serait de permettre d'objectiver l'assertion d'existence. De fait, d'après Achard (2015), le recours au pronom indéfini *on* permet essentiellement de présenter les expériences individuelles comme universelles. C'est précisément cette généralisation cognitive qui affaiblit l'agent et tend à rendre la construction sémantiquement impersonnelle. Ainsi, dans l'exemple en (36a), qui constitue une tournure assez fréquente, voire idiomatique, le pronom *on* présente un point de vue généralement accepté pour l'époque sur le rôle du linge dans le ménage. Cette généralisation efface l'observateur à tel point que l'on peut aisément paraphraser cet énoncé par un énoncé catégorique comme en (36b) qui gomme complètement l'observateur et attribue une propriété ('être un signe de bonne maison') à une habitude de l'époque ('le fait d'avoir du linge plié dans les armoires'). Ainsi, d'un point de vue informationnel, c'est l'adverbe *là* qui assume le rôle de topique dans cet énoncé.

(36) a. Le père n'avait rien plaint pour le trousseau : des draps, des chemises, des robes de serge, de quoi vivre jusqu'à cent ans en changeant trois fois le jour. C'était pour rester plié et se couper dans les armoires, mais **on voyait là un signe de bonne maison**. (Pourrat, H. *Les Vaillances, farces et aventures de Gaspard des montagnes*, 1925)

b. cela était un signe de bonne maison

Malgré sa forme [*on* + *voir* + SN indéfini], l'exemple précédent ne relève pas d'un usage existentiel, car il reste catégorique et n'exprime ni l'existence ni la présence dans un lieu mais décrit la mise en relation d'une qualité à un état de fait, ce qui est confirmé par le fait qu'il ne puisse pas aisément être paraphrasé par une construction existentielle en *il y a*. Dans ce qui suit, nous analyserons les lectures indéfinies du pronom *on* avec *voir* dans des énoncés à lecture existentielle afin de comprendre comment s'y opère la généralisation impliquée par le recours au pronom indéfini *on* et ce que celle-ci implique pour l'assertion d'existence.

4.2 Sujets indéfinis

Achard (2015 : 332-341) distingue deux façons de généraliser une expérience individuelle : l'homogénéisation et la virtualisation. Dans le cas de l'homogénéisation, l'expérience est présentée comme étant collective, ce qui permet de

décrire une caractéristique stable représentative d'un groupe comme dans *en Italie on prépare bien le tiramisu*, alors que dans le cas d'une virtualisation, l'expérience est présentée comme étant vécue de façon identique par quiconque dans la même situation, ce qui permet de prédire une réaction spécifique comme conséquence naturelle d'un stimulus comme dans *quand elle se met à chanter, l'on ne peut pas s'empêcher de sourire*. Dans Achard (2015), tous les exemples comprenant des verbes de perception relèvent du second type de généralisation *: par la fenêtre on voit la place* étant une façon de dire que tout un chacun regardant par la fenêtre en question verrait la même chose. Dans notre corpus, les énoncés avec *on voit* relèvent en réalité des deux types de généralisation. Ainsi, en (37a), la généralisation de l'énoncé est obtenue par la virtualisation de l'expérience perceptuelle, ce qui est explicité par la périphrase verbale avec *pouvoir*[11].

(37) a. Le capitaine faisait donc de l'" export-import ", et pour mener cette tâche à bien, il devait connaître plusieurs langues, être au courant des monnaies et des changes. Cette activité n'était pas sans profits et jusqu'au milieu du XIXe siècle, **on a pu voir des capitaines au long cours faire fortune**. Aujourd'hui que l'armement s'est spécialisé exclusivement dans les transports maritimes, ce rôle commercial du capitaine a disparu en partie. (Benoist, M. & Pettier, F., *Les Transports maritimes*, 1961)

b. Il y a eu des capitaines au long cours qui ont fait fortune.

La tournure avec *voir* en (37a) est préférable à celle en *il y a* en (37b), qui aurait suggéré une progression thématique où *des capitaines* serait repris comme topique dans la suite du texte, ce qui n'est pas le cas. Etant donné qu'il est question d'un type de capitaine plutôt exceptionnel, il ne s'agit pas ici de caractériser une époque ni de décrire une réaction prévisible à un stimulus. Le caractère virtuel de la vision permet plutôt d'objectiver l'assertion d'existence en présupposant qu'il y a eu des témoins de cet état de fait plutôt inattendu. Il en va de même en (38a) que l'on peut mieux paraphraser par (38b) que par (38c), qui est acceptable mais gomme la modalisation exceptionnelle et semble trop imprécis pour être pertinent.

(38) a. Parmi les enseignants, **il y a** des gens qui n'aiment que transmettre un savoir, et faire cela bien, cela suffit. Des pas sont quand même faits, parce **qu'on voit des gens de l'industrie qui enseignent dans le technique** : aux Arts et Métiers, dans les écoles de gestion. (Dolto, F., *La cause des enfants*, 1985)

b. l'on peut voir/trouver des gens de l'industrie qui enseignent dans le technique

c. il y a des gens de l'industrie qui enseignent dans le technique

En (39a)-(40a), en revanche, la construction est généralisée par homogénéisation, ce qui en (39a) est explicité par la présence du numéral *des milliers* qui suggère que la présence de l'entité est tellement massive que tout un chacun s'en aperçoit à Berlin. En (40a), c'est la locution adverbiale *d'habitude* qui suggère le caractère commun et donc collectif de ce type de décoration dans les presbytères. Dans les deux exemples, les énoncés existentiels décrivent des cararactéristiques stables qui se trouvent appuyées par la disponibilité de témoins potentiels multiples.

(39) a. Au 44 de la Belle-Alliance Platz, je trouvai une maison bourgeoise boursouflée de bow-windows de brique peinte, comme **on en voit des milliers** à Berlin. (Dekobra, M., *La Madone des sleepings*, 1925)

b. comme il y en a des milliers à Berlin.

(40) a. Cette pièce du presbytère n'a pas cette laideur particulière, intense, bornée, niaise, qui caractérise en général les locaux habités par les prêtres. D'habitude **on y voit** des piles de livres illisibles sur des étagères de bois blanc, des gravures d'une platitude extrême et, répandu sur toutes choses, un air de modestie orgueilleuse, agressive. (Bataille, M., *L'Arbre de Noël*, 1967)

b. D'habitude il y a dans ce genre de lieu des piles de livres, etc.

En d'autres termes, les énoncés en *voir* peuvent être interprétés comme sémantiquement quasi-impersonnels au sens d'Achard (2015), puisqu'ils présentent des expériences visuelles généralisées. Cependant, les énoncés ayant une lecture existentielle se distinguent des énoncés perceptuels en *on,* décrits par Achard, en ce sens que la généralisation par virtualisation ne sert pas à garantir une certaine prédictibilité, mais à mobiliser des témoins potentiels universels. De fait, l'usage existentiel de *voir* est particulièrement adapté pour un usage descriptif, par exemple d'oeuvres d'art comme en (41)-(43) où il est question de toiles, médaillons et gravures représentant respectivement des paysans, un chien et des femmes. La principale raison d'être des œuvres artistiques étant d'être regardées, elles sont typiquement destinées à être observées par une multitude de spectateurs, à travers plusieurs générations. Leur observation relève prototypiquement de l'expérience collective et de l'interprétation universelle. Des paraphrases en *il y a* ne sont pas exclues mais le haut degré de stabilité du lien entre le support et la représentation qu'il contient rend la construction existentielle en *il y a* moins appropriée.

(41) a. Ça, la ferme de Saint-Arnoult, c'était merveilleux. D'abord, **il y avait** des vaches dans le pré, c'était tout fait comme ces images des toiles de Jouy où **l'on voit** des paysans d'autrefois (d'ailleurs, à Deauville, j'ai voulu mettre du papier qui ressemble à ça). (Dolto, F., *Enfances*, 1986)

b. ? dans lesquelles il y a des paysans d'autrefois

(42) a. Le médaillon fut de fond vert, couleur d'espérance, et **l'on y vit un petit chien**, symbole de fidélité, sur un parterre de pensées et de fleurs d'amour. (Pourrat, H., *Le pavillon des amourettes*, 1930)

b. ?? et il y avait (dessus/ sur ce médaillon) un petit chien, sur un parterre de pensées, etc.

(43) La discussion à propos de mon costume avait fait brusquement surgir une vision devant mes yeux. Comme grand'mère disait : "les danseuses de l'opéra ont ceci, ou n'ont pas cela", j'avais pensé tout à coup à une gravure aperçue chez Wiener, le papetier de la rue des dominicains. **On y voyait des femmes bondissantes, agenouillées ou accroupies, sortant de robes très courtes, qui semblaient faites de nuages**. (Gyp, *Souvenirs d'une petite fille*, 1927)

D'autre part, le verbe *voir* est également employé pour asserter l'existence d'entités virtuelles, en ce sens qu'elles n'existent pas toujours indépendamment du regard qui les imagine. C'est le cas du type de tête que l'on peut observer dans le Nord en (44a), des visages dans le mur en (45a), de la couleur en (46a) et de l'innocence dans les yeux des enfants en (47a). Dans tous ces contextes, l'entité n'existe que dans l'imagination de l'observateur, mais le recours à un sujet indéfini permet à l'auteur de présenter cette vision imaginée comme étant universellement accessible et partagée :

(44) a. Le patron se détourne. C'est un homme gros, blond, à grand profil, avec des moustaches drues et rondes qui appellent la caresse des doigts. **On voit** des têtes comme la sienne dans la plaine de Picardie, ou à Bruxelles. (Romains, J., *Les Hommes de bonne volonté*, 1932)

b. # il y a des têtes comme la sienne dans la plaine de Picardie

(45) a. C'est ainsi **qu'on voit des visages dans les fissures d'un vieux mur** ; c'est ainsi qu'on entend des paroles dans le bruit d'un tombereau ; seulement le beau vers parle mieux à mesure qu'on le dit ; l'effet de surprise croît au lieu de décroître. (Alain, *Propos*, 1936)

b. ?? c'est ainsi qu'il y a des visages dans les fissures d'un vieux mur

(46) a. Il y avait de la brume dans la lumière et le ciel bleu pâle, au-dessus de nos têtes, tournait au gris vers l'horizon, un beau gris violacé **comme on en voit aux plumes des pigeons**. (Green, J., *Journal T1*, 1975)

b. ?? un beau gris violacé qu'il y [en] a aux plumes des pigeons

(47) a. Son visage insignifiant, si peu fait pour exprimer l'angoisse, s'altéra, se déforma brusquement tout entier, parut réellement se tordre sous l'effet d'un désespoir presque comique, n'eût été l'appel déchirant du regard et cette espèce **d'innocence farouche qu'on voit aux yeux des enfants,** et aussi des douces bêtes traquées, rendues. (Bernanos, S., *Monsieur Ouine*, 1943)

b. ? qu'il y a dans les yeux des enfants, …

En conclusion, l'usage existentiel de *voir* permet, grâce au recours au pronom indéfini en position de sujet, d'asserter l'existence d'entités forgées par l'esprit, qui ne s'ancrent pas nécessairement dans un cadre spatio-temporel déterminé. En revanche, la construction existentielle en *il y a* reste plus spécialisée dans l'expression d'entités ancrées, et ne permet pas d'exprimer de propriétés comme la couleur des plumes des oiseaux en (46). En cela, les deux structures sont complémentaires.

4.3 Contextes-ponts

Les 140 exemples dont est constitué notre corpus ne rentrent pas tous dans les deux catégories décrites ci-dessus, car il n'est pas toujours évident de trancher entre une interprétation indéfinie spécifique et indéfinie générique du pronom sujet *on*. Ainsi, en (48), l'énoncé *on voit des lacs* est ambigu entre une lecture existentielle avec une interprétation générique du sujet et une lecture perceptuelle avec une interprétation spécifique, le pronom *on* pouvant référer aux soldats présents dans la scène, qui balaient le paysage du regard à la recherche des tranchées. De même, l'exemple (49) ne permet pas de déterminer la lecture à retenir.

(48) Où sont les tranchées ? **On voit des lacs**, et, entre ces lacs, des lignes d'eau laiteuse et stagnante. Il y a plus d'eau encore qu'on n'avait cru. L'eau a tout pris ; elle s'est répandue partout […]. (Barbusse, H., *Le Feu*, 1916)

(49) Un peu plus loin, assis sur des cageots vides, des hommes coiffés de bérets fumaient et parlaient. De temps en temps, dans un recoin de l'allée**, on voyait une espèce de chien galeux qui léchait ses pattes**. (Le Clézio, J.-M. G., *Le déluge*, 1966)

Lorsque le verbe *voir* est utilisé aux temps perfectifs, l'interprétation spécifique du pronom tend à s'imposer, comme en (50). Cependant, même au passé composé, on trouve des contextes moins nets tels que l'extrait en (51), où le pronom *on* pourrait référer à des médecins spécifiques, mais la nature encyclopédique de la source tire vers une interprétation générique et la paraphrase en *il y a* ne pose aucune difficulté. La formulation originale avec *voir* présente l'avantage de suggérer une plus grande validité scientifique grâce à la convocation virtuelle de témoins.

(50) Lorsque ces monstrueuses masses d'eau et d'écume atteignent le rivage, elles se brisent avec furie envoyant des embruns à des hauteurs considérables et développant des puissances qui dépassent l'imagination. **On a vu des blocs de ciment**, pesant des centaines de tonnes, soulevés et basculés par la mer déchaînée. (Romanovsky, V., *La mer source d'energie*, 1950)

(51) a. (…) et le malade doit bien comprendre qu'il doit s'astreindre à un régime strict. Mais il ne doit pas le composer lui-même, ou sur des on-dit, ou en se fixant sur des cas de son entourage et de ses amis ; il doit l'établir en collaboration étroite avec son médecin. En effet, **on a vu des malades** qui supprimaient de leur alimentation une partie exagérée de la ration quotidienne. (Anonyme, *Encyclopédie médicale Quillet*, 1965)

b. il y a eu des malades qui supprimaient de leur alimentation une partie exagérée de la ration quotidienne

Ces contextes discursifs pour lesquels il est difficile de trancher entre une interprétation générique et spécifique du pronom *on* constituent des contextes propices à des changements sémantiques et à des grammaticalisations. C'est ce que Heine (2002) appelle des contextes-ponts (*bridging contexts*). Ceux-ci permettent de voir comment le verbe de perception transitif, qui en principe donne lieu à des énoncés catégoriques, a pu commencer à permettre une interprétation existentielle de nature thétique. Cependant, comme nous l'avons vu, même dans les exemples *a priori* aisément paraphasables par *il y a*, le pronom *on* garde toujours un apport sémantique d'observateur générique (virtuel ou collectif).

5 Conclusion

Les notions de perception et d'existence entretiennent des liens étroits, si bien qu'il n'est pas surprenant qu'un énoncé en *voir* puisse donner lieu à une lecture existentielle. Cela se produit lorsque la structure dans laquelle apparaît le verbe de perception se rapproche de la construction en *il y a* sur le plan syntaxico-sémantique, c'est-à-dire lorsque son sujet grammatical est fortement affaibli, que l'énoncé introduit un SN indéfini et qu'il contient un ancrage spatial.

Cependant, notre comparaison des énoncés en [*on voit* Det Indef] et [*il y a* Det Indef] a révélé qu'il n'existe pas de construction perceptuo-existentielle au sens de la grammaire de construction, c'est-à-dire qui porterait à elle seule le sens existentiel de l'énoncé. L'interprétation existentielle de [*on voit* Det Indef] ne repose pas uniquement sur un ensemble de marques formelles, mais est tributaire aussi de facteurs sémantiques et pragmatiques. Notre analyse a mis en évidence que la lecture existentielle est favorisée lorsque le SN Pivot dénote une pluralité (un pluriel, un collectif, un massif, une série), facteur qui contribue à l'affaiblissement de la transitivité de l'énoncé.

Si le sens des énoncés en [*on voit* Det Indef] et [*il y a* Det Indef] se recouvrent partiellement, il reste quelques différences majeures et irréductibles. La première est que *voir* favorise une saisie dynamique des choses perçues, liée à la mobilité intrinsèque (du regard) de l'observateur. La seconde réside dans le fait que la construction en *il y a* est impersonnelle (le *il* expletif n'ayant qu'un rôle grammatical) alors que la structure *on voit* possède un sujet indéfini (spécifique ou générique) qui endosse le rôle d'observateur. Ce rôle est inscrit dans la structure lexicale du verbe et ne peut être totalement effacé.

Par conséquent, nous avons défendu l'hypothèse que, dans la structure avec *voir,* la référence du SN indéfini Pivot peut toujours être ancrée par rapport au sujet (référant à un observateur), où plus précisément, par rapport au lieu d'observation qui lui est associé. Cet ancrage par rapport au lieu de l'observateur dénoté par le sujet fournit une explication possible au caractère optionel du locatif. Sur le plan sémantique, la présence de cet observateur indéfini généralise l'expérience perceptuelle, ce qui fait que la tournure est particulièrement utile pour asserter l'existence d'entités forgées par l'esprit.

L'ensemble de ces observations a permis d'établir d'un côté la proximité entre l'usage existentiel de *voir* et la construction existentielle en *il y a*. Cependant, nous avons pu montrer d'un autre côté que l'usage existentiel de *voir* est un cas limite, où le sens perceptif perdure ou affleure toujours. La structure *on voit* n'est donc pas intrinsèquement existentielle, mais, dans des contextes favorables, elle se prête à une interprétation thétique. Nous avons mis en évidence une zone grise entre une interprétation thétique et catégorique selon que l'énoncé exprime plus l'existence ou la perception, les deux domaines étant étroitement mêlés dans la mesure où on accepte communément que ce qu'on voit existe, que ce soit dans un monde réel ou virtuel.

Références bibliographiques

Abbott, B. (1993). A pragmatic account of the definiteness effect in existential sentences. *Journal of Pragmatics*, *19*, 39-55.

Achard, M. (2015). *Impersonals and other Agent Defocusing Constructions in French*. Amsterdam / Philadelphia: John Benjamins.

Bentley, D., Ciconte, F.M. & Cruschina, S. (2013). Existential constructions in crosslinguistic perspective. *Rivista di Linguistica*, *25 (1)*, 1-13.

Bentley, D., Ciconte, F.M. & Cruschina, S. (2015). *Existentials and Locatives in Romance Dialects of Italy*. Oxford: Oxford University Press.

Bergen, B. & Planché, M. (2005). The convergent evolution of radial constructions: French and English deictics and existentials. *Cognitive Linguistics*, *16 (1)*, 1-42.

Beyssade, C. (2004). Les constructions existentielles. In Beyssade, C. & Dobrovie-Sorin, C. *Définir les indéfinis*. Paris : CNRS.

Cappeau, P. & Schnedecker, C. (2014). *Des gens* bien différents à l'oral et à l'écrit. Hypothèses sur la pronominalisation des SN en *gens*. *Verbum*, *36*, 55-74.

Carlier, A. & Sarda, L. (2010). Le complément de la localisation spatiale : entre argument et adjoint. In Neveu., F., Muni-Toké, V., Durand, J., Klingler, T., Mondada, L. & Prévost, S. (eds.). *Actes du CMLF'10, Paris, ILF*, 2057-2073.

Carlson, G. N. (1977). *Reference to Kinds in English*. Ph.D. thesis. University of Massachusetts. Amherst.

Charolles, M. (2002). *La référence et les expressions référentielles en français*. Paris : Ophrys.

Col, G., Danino, Ch. & Bikialo, S. (2020). *Polysémie, usages et fonctions de* voilà. Berlin / Boston: De Gruyter.

Creissels, D. (2014). Existential predication in typological perspective. *46th Annual Meeting of the Societas Linguistica Europaea, Split, 18 - 21 September 2013*.

Heine, B. (2002). On the role of context in grammatica lization. In Wischer, I. & Diewald, G. (eds.). *New reflections on grammaticalization*. Amsterdam / Philadelphia: Benjamins, 83-101.

Hopper, P. J. & Thompson, S. A. (1980). Transitivity in Grammar and Discourse. *Language*, *56 (2)*, 251-299.

Huumo, T. (2003). Incremental Existence: The World According to the Finnish Existential Sentence. *Linguistics*, *41 (3)*, 461–493.

Jespersen, O. (1924). *The philosophy of grammar*. London: George Allan & Unwin.

Karssenberg, L. (2018). *Non-prototypical clefts in French: A corpus analysis of French* il y a *clefts*. Berlin: De Gruyter Mouton.

Karssenberg, L. & Lahousse, K. (2018). The information structure of French *il y a* clefts & *c'est* clefts: a corpus-based analysis. *Linguistics*, *56 (3)*, 513-548.

Kleiber, G. (1981). Relatives spécifiantes et relatives non-spécifiantes, *Le Français Moderne*, *49 (3)*, 216-233.

Koch, P. (2012). Location, existence, and possession: A constructional-typological exploration. *Linguistics*, *50 (3)*, 533-603. https://doi.org/10.1515/ling-2012-0018

Lambrecht, K. (1987). On the status of SVO sentences in French discourse. In Tomlin, R. (ed.). *Coherence and Grounding in Discourse*. Amsterdam: John Benjamins, 217-261.

Lambrecht, K. (1994). *Information structure and sentence form*. Cambridge: Cambridge University Press.

Lambrecht, K. (2000). Prédication seconde et structure informationnelle : la relative de perception comme construction présentative. *Langue française*, *127*, 49-66.

Lambrecht, K. (2002) Topic, Focus and secondary predication. The French presentational relative construction. In Beyssade, C. (eds.), *Romance languages and linguistic theory 2000*. Amsterdam: John Benjamins, 171-212.

Lambrecht, K. & Polinsky, M. (1997). Typological variation in sentence-focus constructions. In Singar, K. (ed.). *CLS 33. Papers from the panels on: linguistic ideologies in contact; universal grammar, parameters and typology; the perception of speech and other acoustic signals*. Chicago: Chicago Linguistic Society, 189–206.

Leonetti, M. (2008). Definiteness effects and the role of the coda in existential constructions. In Høeg Müller, H. & Klinge, A. (eds.), *Essays on Nominal Determination: From morphology to discourse management*. Amsterdam: John Benjamins, 131-162.

Lyons, J. (1999). *Definiteness*. Cambridge: Cambridge University Press.

McNally, (1992). An interpretation for the English existential construction. University of California, Santa Cruz. ProQuest Dissertations Publishing.

McNally, L. (2011). 69. Existential sentences. In von Heusinger, K., Maienborn, C. & Portner, P. (eds.). *Handbooks of Linguistics and Communication Science*, Volume 2, Berlin, Boston: De Gruyter Mouton, 1829-1848. https://doi.org/10.1515/9783110255072.1829

Meulleman, M. & Roegiest, E. (2012). Los locativos en la valencia de la construcción existencial española: ¿actante o circunstante?. *Zeitschrift für romanische Philologie*, *128 (1)*, 57-70.

Milsark, G. (1977). Towards an explanation of certain particularities of existential sentences in English. *Linguistic Analysis*, *3*, 1-30.

Partee, B. H. & Borschev, V. (2007). Existential sentences, BE, and the genitive of negation in Russian. In Comorovski, I. & von Heusinger, K. (eds.). *Existence: Semantics and syntax*. Dordrecht: Springer. 147–190.

Pfenninger, S. (2009). *Grammaticalization Paths of English and High German Existential Constructions*. Berne: Peter Lang.

Sasse, H.-J. (1987). The thetic/ categorical distinction revisited. *Linguistics*, *25*, 511-580.

Van de Velde, D. (2005). Les interprétations partitive et existentielle des indéfinis dans les phrases existentielles locatives. *Travaux de linguistique*, *50*, 37-52.

Viberg, Å. (2008). Swedish verbs of perception from a typological and contrastive perspective. In de los Ángeles Gómez González, M., Lachlan Mackenzie, J. & González Álvarez, E. M. (eds.). *Languages and Cultures in Contrast and Comparison*. Amsterdam: John Benjamins, 123–172.

Vogeleer, S. (1994). L'accès perceptuel à l'information : à propos des expressions *un homme arrive / on voit arriver un homme*. *Langue française*, *102*, 69-83.

[1] Il existe des distinctions entre usage existentiel pur (*il y a des gens malheureux*), usage locatif (*il y a un cheveu dans la soupe*) ou présentatif (*il y a Jean qui est malade*) de la construction dite « existentielle » (voir Koch 2012). L'usage présentatif, abondamment décrit dans les travaux de Karssenberg (2018) et Karssenberg & Lahousse (2018), n'est toutefois pas abordé dans cette étude. Nous nous concentrons sur les usages où l'entité dont on asserte l'existence ou la présence est désignée par un SN indéfini, ce qui est une des contraintes majeures de l'interprétation existentielle (cf. McNally 2011, Bentley *et al*. 2013, 2015). Le terme « *presentational* » employé par Lambrecht renvoie à un usage plus large que celui qu'en font Karssenberg & Lahousse, en ce sens qu'il renvoie à la fonction d'introduire un référent nouveau dans le discours.

[2] Les études sur les verbes de perception en tant que dispositif présentationnel se sont concentrées majoritairement sur les présentatifs déictiques *voici* et *voilà* (i.a. Bergen & Plauché 2005, Col *et al*. 2020).

[3] Vogeleer (1994) propose une analyse fine des contraintes pesant sur l'emploi de ces énoncés qu'elle appelle « phrases existentielles perceptuelles de narration » en mettant l'accent sur la nécessité de dissocier (i) le point de vue de l'émetteur et celui de l'individu ayant un accès visuel à l'information, (ii) le temps de l'énonciation et le temps de l'événement perçu et (iii) le lieu de l'énonciation et le lieu de l'événement perçu. Cette étude pointe ainsi les dépendances étroites entre l'accès à l'information et la façon de présenter cet accès à l'information. Elle souligne aussi le rôle de l'aspect et des temps verbaux mettant en évidence les non-coïncidences possibles entre les rôles de l'énonciation et les rôles de la perception.

[4] Comme l'ont montré Cappeau & Schnedecker (2014), le SN *les gens* s'inscrit dans un processus de grammaticalisation et vient compléter le paradigme des pronoms indéfinis du français.

[5] Nous gardons néanmoins l'objectif d'une étude plus quantitative pour des recherches futures.

[6] Leonetti (2008) a analysé en détail toutes les exceptions à cette contrainte (plus ou moins dure selon les langues) et leur implication sur l'interprétation de l'énoncé (voir aussi Abbott 1993, Lyons 1999).

[7] Meulleman & Roegiest (2012) montrent, dans une étude quantitative, qu'en espagnol il n'y a pas de différences significatives de fréquence d'expression d'un constituant spatial ou spatio-temporel entre les énoncés existentiels avec *haber* ('y avoir') et *existir* ('exister'), et que pour ce dernier verbe, il n'y a pas plus de locatifs devant que derrière le Pivot. Les constructions étudiées dans cet article ne peuvent être directement comparées à *il y a*. Sémantiquement, elles assertent véritablement l'existence, qui se manifeste de façon plus indépendante d'un domaine d'interprétation (par défaut « le monde entier ») que l'assertion de la présence quelque part (cf. Van de Velde 2005).

[8] La virgule matérialise ici le détachement syntaxique. Elle signale qu'une interprétation où le locatif serait lié à l'identification de la référence du Pivot est exclue.

[9] Sauf quand on cherche à donner du sens à l'énoncé. Alors, c'est la lecture événementielle qui surgit et on peut imaginer un contexte où cet énoncé est produit pour annoncer la nomination de Jean au titre de professeur.

[10] Il est extrêmement délicat de porter des jugements sur l'acceptabilité de tels exemples, car il existe presque toujours un contexte qui peut correspondre à leur énonciation (cf. Abbott 1993, pour une contextualisation des usages du défini dans les constructions existentielles, l''essentiel des facteurs d'acceptation étant pragmatiques).

[11] Signalons par ailleurs que dans les dictionnaires bilingues tels que *Linguee* la structure française *on voit* est quasi systématiquement rendue par *we can see* en anglais.